

A black and white close-up photograph of Jerzy Popiełuszko. He is looking down and to the right with a slight smile, holding a white flower near his face. He is wearing a dark, high-collared garment.

JERZY

POPIELUSZKO

**Bernard
Brien**

**LA VÉRITÉ
CONTRE LE
TOTALITARISME**

**Le témoin
de son miracle raconte**

ARTÈGE

Jerzy Popieluszko

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**

Éditions Artège

10, rue Mercœur - 75011 Paris

9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 978-2-360-40174-1

ISBN epub : 979-1-033-60122-7

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À 17 ans, l'heure est venue de quitter ses repères et de faire le grand saut. Son baccalauréat en poche, le voilà en route vers la capitale. Il aurait pu opter pour le séminaire de son diocèse, mais il choisit celui de Varsovie dirigé par le cardinal Wyszynski, cette grande figure de la résistance à la soviétisation de la Pologne, pour lequel Jerzy nourrit une fervente admiration.

En pleine reconstruction, Varsovie porte encore les stigmates de la guerre. La ville est un chantier à ciel ouvert. Situé dans un ancien carmel, le séminaire Saint-Jean-Baptiste ressemble à une caserne, les chambres des séminaristes distribuées le long d'interminables couloirs, paraissent des cellules de prison.

Peu doué pour les études, Jerzy ne brille ni en philo-sophie ni en théologie, mais se distingue par de rares qualités de cœur.

Ses propres fragilités, ses maladies à répétition avaient aiguisé sa sensibilité à la souffrance des autres, se souvient le père Wieslaw Kadziela, l'un de ses professeurs. Jerzy passait son temps à s'occuper d'eux, il y avait toujours en ville quelqu'un à qui il allait rendre service. Il voyait son apostolat très concrètement, comme on nous l'apprenait alors : on évangélise par l'acte, la parole est seulement une aide.

À l'époque, le séminariste apparaîait comme un jeune homme ordinaire, plutôt réservé, mais joyeux, souriant, bien dans sa peau, insouciant même, comme le révèlent des photos de l'époque où Jerzy, entouré d'une bande d'amis, pose sur des skis en haut des pistes. Rien ne le distingue, si ce n'est déjà une rare attention aux autres, un grand sens de l'intériorité et l'enthousiasme contagieux avec lequel il envisage sa future mission de prêtre. Les réformes liturgiques introduites par le concile Vatican II le réjouissent : pour lui, la messe célébrée

« face au peuple », l'usage désormais possible du polonais pendant la célébration sont autant de moyens de communier avec les fidèles, ces chrétiens polonais avec qui il célébrera bientôt des noces spirituelles.

Le service militaire marque une rupture dans son itinéraire. C'est la fin de l'insouciance, le début des souffrances.

Nous sommes en octobre 1966, Jerzy n'a pas 20 ans. Quelques jours après sa prise de soutane, il est appelé sous les drapeaux, comme tous les jeunes de son âge, mais avec le traitement spécial que le régime communiste réserve aux futurs prêtres.

Il faut se rappeler que, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la Pologne est sous la férule de l'Union soviétique. Rebaptisé République populaire de Pologne en 1952, le pays subit une dictature pilotée par Moscou et appuyée sur l'idéologie marxiste-léniniste, très hostile au christianisme.

Jerzy est incorporé à Bartoszyce, dans une unité spéciale réservée aux séminaristes où toutes sortes de stratagèmes sont inventés pour briser les jeunes garçons, sortir la vocation de leur tête. À longueur de journée, les formateurs leur serinent le catéchisme marxiste-léniniste, ou bien leur font miroiter des filles et une vie facile. Endoctrinement, menaces, brimades, tout est bon pour leur faire abjurer la foi.

Pendant deux ans, Jerzy encaisse cette épreuve, subit ce harcèlement constant. « Ils veulent nous casser par la fatigue, ils s'acharnent sur nous, sur moi, mais je suis très coriace, on ne me brise ni par les menaces, ni par la torture », écrit-il à ses parents.

Un jour, un officier remarque un objet étincelant autour de son cou. « Qui figure sur ta médaille ? » demande-t-il. « C'est la sainte Vierge, reine de la Pologne », répond calmement le séminariste qui voue une grande dévotion à Marie. « Tu vas me piétiner ça ou je t'écrase », menace le militaire, en tirant sur la

chaîne qui ne cède pas. Puisant sa force dans la prière du chapelet, à laquelle sa mère l'a initié, et dans les *Notes de prison* du cardinal Wyszynski qui conseille d'endurer insultes et injustices sans jamais répondre à la provocation, Jerzy refuse d'obtempérer. Il est roué de coups et jeté au cachot pendant un mois. C'est son premier acte de résistance au pouvoir. Il y en aura d'autres...

Le père Popieluszko revient très affaibli de ces deux années de service militaire. Les exactions, les persécutions laissent une marque indélébile sur sa santé.

À la même époque, je suis de mon côté engagé comme commercial au Comptoir moderne, l'ancêtre des super-marchés, au Mans. C'est l'aventure de la vie active dans laquelle je me lance avec enthousiasme, décidé à gravir tous les échelons de la réussite. Je suis un baby-boomer insouciant, passionné du football, dont j'ai failli faire mon métier, et d'automobiles. Le contraste est grand avec Jerzy qui a commencé son chemin vers le martyre, et compris que la vérité, la fidélité au Christ ont un prix. « L'amour véritable est exigeant, il requiert des sacrifices », dira-t-il plus tard, avant d'ajouter : « La vérité, elle aussi doit coûter. La vérité qui ne coûte pas est un mensonge². »

1. Toutes les citations de témoins ou de Jerzy Popieluszko lui-même laissées sans référence sont extraites du recueil de Mgr Rysard Wasik, *Le père Jerzy Popieluszko. « Mon cri était celui de ma patrie »*. Témoignages, Aide à l'Église en détresse, 2008.

2. Jerzy POPIELUSZKO, Homélie lors de la messe pour la patrie de mai 1984 (cf. Jerzy POPIELUSZKO, *Le Chemin de ma croix. Messes à Varsovie*, Paris, Cana, 1984, p. 177).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reconnaît le droit de grève. Et le bras de fer opposant le gouvernement aux grévistes n'a causé ni mort, ni blessé. Sur le littoral de la Baltique, dans les grandes cités industrielles, on ne recense même pas un coup de poing échangé. Pour le syndicat Solidarnosc, qui naît officiellement à ce moment-là, c'est une victoire historique. « Merci, merci ! » crie la foule soulevée par l'espoir que la Pologne retrouve enfin un visage humain et des jours meilleurs. Le mot « Solidarnosc », qui signifie « solidarité », est sur toutes les lèvres, et les adhésions affluent. Sur les treize millions de travailleurs que compte le pays, dix s'affilient au syndicat en seulement quelques semaines. Cette dynamique galvanise les Polonais.

Nous nous sentions unis, se souvient Wojciech Olejnik, un sidérurgiste de Huta Warszawa. Dix millions de personnes représentaient une force avec laquelle le régime allait devoir compter. Jamais encore dans notre histoire, un tel rassemblement avait pu se fédérer.

Pour comprendre les ressorts de ce grand mouvement populaire, il ne faut pas se laisser abuser par les termes. Comme le signalent ses revendications – respect des droits civils, pluralisme, libération des prisonniers politiques –, Solidarnosc n'est pas un syndicat dans le sens où nous l'entendons chez nous, compris le plus souvent comme un mouvement de défense des intérêts professionnels. S'il s'enracine bien dans une lutte pour la dignité des travailleurs, le mouvement déploie ses branches bien au-delà. Il fédère des personnes issues de tout l'échiquier politique, et provenant de générations, de milieux sociaux les plus disparates. S'y mélangent allègrement ouvriers et intellectuels, chrétiens et athées, étudiants et retraités, villes

et campagnes, comme si la nation polonaise entière, dont le syndicat était devenu le représentant légitime, faisait front face au totalitarisme marxiste. « Solidarnosc incarnait la légitimité populaire face à la légalité du pouvoir communiste », analyse le journaliste Jean Offredo⁴, qui a été l'éditeur français de Jerzy Popieluszko et de Lech Walesa. Le père Jerzy ne dit pas autre chose quand, deux ans après, il se souvient de ces jours d'août 1980 « où est née la solidarité de la nation polonaise ».

Nous étions agenouillés, le rosaire à la main, devant des autels improvisés, des chants patriotiques et religieux aux lèvres, poursuit-il. Né de l'élan patriotique des ouvriers, soutenu par les intellectuels et les milieux culturels, Solidarnosc est l'unité des cœurs, des esprits et des mains, enracinée dans des idéaux capables de transformer le monde. C'est l'espoir de millions de Polonais, espoir d'autant plus fort qu'il découle de la source de tout espoir, je veux dire : Dieu⁵.

Comme il fallait s'y attendre, le pouvoir communiste ne tarde pas à réagir. Pour Moscou, les accords de Gdansk sont une bombe. Impossible d'entériner l'existence de ce syndicat indépendant, qui porte atteinte au dogme du « rôle dirigeant » du parti dans le fonctionnement de la société, et introduit de dangereuses lézardes dans les murs du système. Le Saint-Père, qui suit les événements depuis le Vatican, s'inquiète d'une contre-offensive soviétique. Dès le 3 septembre, il évoque « le droit moral de la Pologne à la souveraineté et à l'indépendance » et prie pour que son pays ne soit « victime d'aucune agression d'où qu'elle vienne⁶ ». En décembre 1980, les pays du pacte de

Varsovie, inféodés à Moscou, organisent des manœuvres militaires aux portes du pays. Une façon d'intimider les Polonais en convoquant le souvenir de l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'Armée rouge en 1968. Dans la foulée, le gouvernement polonais décide de rompre les accords de Gdansk. Les militants de Solidarnosc sont inquiétés, et souvent arrêtés. En réaction, les grèves reprennent de plus belle. Un bras de fer s'engage dont personne ne connaît l'issue.

C'est dans ce climat lourd de menaces que le père Popieluszko est nommé aumônier des aciéries de la capitale polonaise, tout en conservant sa charge de vicaire à Saint-Stanislas. Pour lui, c'est le début d'un engagement quotidien et constant aux côtés des grévistes de Huta Warszawa et de leurs familles, durant les cinq cents jours que va durer l'aventure Solidarnosc. Sacrifiant son temps personnel, son repos, sa santé, il se rend chaque matin à l'usine pour confesser les grévistes, fortifier leur espérance, canaliser leur violence, purifier leur haine, et les encourager à ne jamais céder devant la peur. « La seule peur que nous devons avoir, dit-il, c'est d'être coupé de Dieu. » Pour ces milliers d'ouvriers, dont il épouse les revendications, le père Jerzy fait figure de guide, de boussole. Il apparaît aussi comme le symbole de l'union entre l'Église et le mouvement ouvrier, union scellée par la bénédiction de la bannière de Solidarnosc, dans une célébration émouvante qui réunit plus de vingt mille grévistes devant l'église Saint-Stanislas-Kostka, en avril 1981. Rarement la communion a connu une telle intensité : l'Église est au milieu de son peuple, lequel s'en remet entièrement à Dieu. Au fil de son apostolat, Jerzy se lie d'amitié avec Lech Walesa, le héros national du mouvement, qu'il rencontre à plusieurs reprises. Sans intégrer le bureau exécutif de Solidarnosc, il devient, avec d'autres prêtres,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour elle¹⁶ », lançait le père qui redoutait que les fins de messe ne virent au pugilat. De sa bouche ne sortait jamais aucun appel à la vengeance, mais des invitations au pardon, à la réconciliation. « Parfois, témoigne une fidèle de ces messes, nous étions dressés contre le gouvernement, agressifs, combatifs. Alors le père nous exhortait à aimer nos adversaires, et les gens renonçaient à la haine. Moi, j'ai vraiment été désarmé par ce prêtre. » Durant cette période de tension, le père Popieluszko a campé sa position sur la ligne de conduite définie dans une épître de saint Paul : « Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais vaincs le mal par le bien » (Romains 12,21). Il était hors de question de répondre aux exactions, aux provocations, par la haine, mais plutôt par un surcroît d'amour. Le vicaire le rappelait sans cesse à ses amis : à la fin de notre vie, c'est sur l'amour que nous serons jugés!

Dans sa *Divine Comédie*, Dante a fait inscrire cette phrase sur le fronton de l'enfer : « Toi qui entres ici abandonne toute espérance. » Conscient que l'absence d'espoir est pire que tout, Jerzy agrémentait chacune de ses homélies de fortes doses d'optimisme, spécialement quand les temps tournaient à l'orage et que l'horizon s'obstruait. « Le bien est comme le grain semé en terre : il prend d'abord racine, puis un jour, il transperce le sol », disait-il pour inciter les gens à la confiance¹⁷. Certes, un rude coup a été porté à Solidarnosc, la blessure ouverte saigne encore. « Mais, poursuivait-il, ce n'est une plaie mortelle, car il est impossible de tuer l'espoir. Or Solidarnosc reste l'espoir de millions de Polonais, un espoir d'autant plus fort qu'il est proche de Dieu par la prière¹⁸. »

Pour le régime, le père Popieluszko est comme une écharde dans la chair. Ses homélies sont des provocations

insupportables. La surveillance se resserre autour du jeune prêtre qui devient chaque jour plus gênant. Pendant les messes, des agents de renseignement viennent se mêler aux fidèles. On les reconnaît parmi mille : ils ne savent pas faire le signe de croix, et s'agenouillent à contretemps. « Les autorités politiques ne se remettent pas de ces célébrations, elles disent que ce sont les plus grands meetings sous l'état de guerre », observe Jerzy, non sans une certaine malice¹⁹. Henryk Wujec, cadre de Solidarnosc, le confirme : « Le régime détestait ces messes car les gens y venaient prendre de la force, comme un homme vient boire de l'eau au puits et repart assuré et courageux. » À bout de patience, le ministère de l'Intérieur décide d'employer la méthode forte. Les sermons de Jerzy sont falsifiés par les services, qui publient aussi des accusations mensongères pour salir sa réputation.

Je suis en possession d'un document adressé par le ministère à l'archevêché, note le père dans son journal. On m'accuse d'activité hostile envers la Pologne. On reproche même aux chants interprétés pendant mes messes d'être dirigés contre l'État²⁰.

La propagande d'État lance des campagnes de presse pour le présenter comme un activiste, un propagateur de haine. Elle sous-entend que ses messes sont des réunions politiques déguisées, des offensives « contre-gouvernementales, qui menacent le système, la capitale et l'État ». Le père Bogucki, curé de la paroisse, monte au créneau : « Un anarchiste, mon vicaire ? Il ne cesse au contraire d'appeler à la paix, à la raison, à la patience. La preuve en est le calme et le sérieux extraordinaires qui règnent pendant ses offices. »

Victime d'une pression de tous les instants, Jerzy se sent traqué. Il hésite à répondre au téléphone de sa chambre, qu'il sait sur écoute. Karol Szadurski, un ancien ouvrier de Huta Warszawa, se souvient : « Il nous racontait toutes les situations dangereuses auxquelles il était confronté. Un jour, une voiture civile est arrivée à toute allure face à lui pour tenter de le renverser. » Le 18 novembre 1982, il apprend que le général Jaruzelski parle de l'emprisonner s'il ne change pas d'attitude. Sa réaction est aussi vive qu'immédiate : « Ils peuvent m'interner, m'arrêter et préparer un scandale, mais je ne peux pas cesser mon activité, qui est un service rendu à l'Église, à la Patrie, à mon peuple²¹. » Dans la nuit du 13 au 14 décembre, à 2 heures du matin, une charge explosive brise les fenêtres de son appartement. Jerzy s'en sort indemne, mais sait que plus rien ne sera désormais comme avant.

S'ils veulent me tuer, ils me tueront, confie-t-il à une amie. Sur le chemin de l'église, au presbytère, quelqu'un sortira d'un buisson, et me poignardera dans le dos. Ils diront que c'est un fou. Croyez-moi, s'ils veulent me tuer, rien ni personne ne les en empêchera.

Cette attitude vaillante, résolue, est pour les Polonais comme une catéchèse vivante. Le courage du père Jerzy, la parfaite concordance entre ce qu'il prêche et ce qu'il est, frappent les consciences des fidèles, qui sont aussi marqués par la foi brûlante, vivante, joyeuse de ce jeune vicaire, dont le visage dégage une lumière paisible. Waldemar Chrostowski, son chauffeur, raconte l'attraction qu'il exerçait sur les gens : « Les gens recherchaient sa présence, se collaient à lui comme à un aimant. » C'est bien connu : une personne qui vit de Jésus attire.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

esprit de laisser tomber les gens, d'abandonner les paroissiens, les familles, les jeunes, les ouvriers, notamment ceux des aciéries d'Huta Warszawa à qui le lie un si long compagnonnage. Sa place est là, au milieu des Polonais qui sont sa vie, sa famille. « J'étais avec eux dans les jours de succès, puis-je les abandonner maintenant qu'ils sont persécutés ? Où iront-ils ? Ils ont besoin d'aide, je ne peux pas la leur refuser », confie-t-il à ses proches. Avant d'ajouter :

Oui, il m'arrive d'être fatigué, et le temps me manque pour servir tout le monde. Je ne suis jamais libre pour moi-même, mais je ne ressens aucun découragement. Je resterai aux côtés des ouvriers aussi longtemps que je le pourrai.

Pour le père Jerzy, l'année 1984 débute sous de mauvais augure. Depuis qu'il a fait capoter l'opération préparée pour l'envoyer derrière les barreaux, la police nourrit une haine féroce contre lui. Elle n'a qu'une obsession : réduire ce fauteur de trouble au silence. Menaces, intimidations envers ses proches, perquisitions, interrogations, convocations au tribunal, campagnes de calomnie redoublent d'intensité. Jerzy n'a plus une vie normale. Son harcèlement atteint des sommets de lâcheté. Le père Czeslaw Banaszkiwicz, qui est récemment venu me voir à Créteil avec des reliques de Jerzy dont il était un proche, se souvient de ce climat de terreur :

Il recevait un grand nombre de menaces anonymes. Il était assailli par écrit et par téléphone, nuit et jour : « Tu seras crucifié », « tu seras pendu », « nous te jetterons d'un train » ! La police ne le lâchait pas d'une semelle, il se sentait traqué comme un chien

enragé, persécuté, presque torturé.

À cette période, c'est vraiment un bras de fer que le père engage contre la peur, cette peur qui le taraude, mais à laquelle il ne veut pas succomber. Ses homélies sont pleines d'exhortations à barrer la route à ce sentiment.

La peur est le plus grand manquement de l'apôtre, dit-il, elle serre le cœur et rétrécit la gorge. Celui qui se tait face aux ennemis de la bonne cause les enhardit²¹.

Dans cet autre passage d'un sermon, on a l'impression qu'il cherche à se convaincre :

N'ayez pas peur de ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent rien faire d'autre. La seule peur que nous devons avoir est celle de trahir le Christ pour un peu de tranquillité²².

En vérité, on sent bien que le père est tétanisé. Il donne l'impression d'être seul, épouvanté, face à une horde d'ennemis à qui il livre une bataille féroce. La mort, qui n'a longtemps été qu'une hypothèse abstraite, habite désormais chacune de ses pensées, rôde autour de lui comme un vautour au-dessus de sa proie. Jerzy est sans arrêt sur le qui-vive.

Les mois de janvier et février 1984 couvrent une période très éprouvante dans son existence, mais aussi très féconde. C'est durant ces poignées de semaines que se joue sans doute l'étape la plus décisive de toute sa vie spirituelle. Jerzy vit alors dans sa chair l'épreuve de Jésus au jardin des Oliviers ; ce moment de solitude et de tension extrêmes où le Fils de l'homme supplie son Père de le sauver de la mort, de lui épargner la souffrance de

la croix. « Pris d'angoisse, il priait avec plus d'insistance, et sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient à terre », écrit l'évangéliste Luc. L'apaisement advient enfin lorsque le Christ, à l'issue d'une intense lutte intérieure, accepte de s'en remettre à Dieu, autrement dit de mourir à son désir, à sa volonté, à lui-même. C'est ce combat qui se trame dans l'âme de Jerzy, encore incapable d'articuler la phrase adressée par Jésus à son Père : « Que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne²³. » Le père Popieluszko n'est pas prêt à cet abandon, à cette remise de soi. Il est au bord du consentement, mais n'a pas encore la liberté intérieure, le détachement qui lui permettraient de dire comme saint Paul : « Je n'attache aucun prix à ma propre vie²⁴ », ou à la façon de Charles de Foucauld : « Je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira. »

Une amie religieuse de Jerzy, la sœur ursuline Jana Plaska, se souvient d'une rencontre avec lui en janvier 1984 : « Il était assis en face de moi, près de mon bureau, et il m'a dit : "Je n'ai plus de force, ni physique, ni psychique, ni spirituelle." » Pour le sortir de cet abattement, elle lui propose de partir quelques jours dans un couvent d'ursulines à la montagne, près de Zakopane. Accablé d'épuisement et de tension, Jerzy accepte. Il passe une dizaine de jours là-bas. Des jours de solitude, de silence, de retrait. Mis à part les messes qu'il célèbre avec elles tous les jours, les sœurs le voient peu. Il rentre tard de ses longues promenades solitaires, passe des heures entières en prière.

Aujourd'hui, avant le déjeuner, je suis allé dans le chœur de l'église pour dire mon chapelet, écrit-il dans son journal. Un silence béni. Sur l'ambon une croix dorée. De temps en temps un rayon de soleil perçait et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jerzy était méconnaissable ! » « Sans la marque de naissance qu'il portait sur la poitrine, je n'aurais pas pu le reconnaître, c'était horrible », confirme Jozef, le jeune frère de Jerzy venu l'identifier.

La seule chose dont je me souviens, c'est de mon effroi intérieur, témoigne Jacek Lipinski, membre de cette même délégation. À la vue des innombrables mutilations, je me disais : « Mon Dieu, que t'ont-ils fait ? Ils t'ont massacré ! » Sans le recours à sa fiche dentaire, nous n'aurions pas pu établir son identité avec certitude. Je revois encore la teinte cramoisie de son corps, la blancheur d'albâtre de ses mains, la longue plaie qui courait sur son bras droit, et qui donnait une idée de la violence des coups reçus. Sur sa jambe gauche, la peau était enlevée jusqu'à la chair.

Son visage défiguré ressemblait à celui du Christ flagellé sur la croix, et sa bouche déformée paraissait articuler les mots du Serviteur souffrant : « J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe, je n'ai pas protégé mon visage des outrages et des crachats » (Isaïe 50,6).

Il faudra attendre le procès de Torun, en janvier-février 1985, pour prendre la mesure du supplice infligé à Jerzy pendant la nuit du 19 octobre. À la barre, les témoignages de ses agresseurs, qui seront accusés de crime avec préméditation, intention de donner la mort et « acte de cruauté », permettront de reconstituer les dernières heures de sa vie, au cours desquelles le capitaine Grzegorz Piotrowski a joué le premier rôle. Devant le tribunal, ce dernier avouera avoir agi pour des « motifs politiques », estimant que les autorités « luttaient trop

mollement contre les activités de soutien à Solidarnosc de Popieluszko », et que « son service ne remportait pas assez de succès dans sa lutte contre les activités anti-État des prêtres⁷ ». C'est cette frustration, cette haine personnelle qui le pousse à lancer l'opération punitive, avec l'aval de sa hiérarchie. Pendant le procès, Piotrowski reconnaît avoir battu le père « à de multiples reprises » avec « ses poings et un bâton de 55 cm spécialement confectionné ». La soutane de Jerzy, conservée à la paroisse Saint-Stanislas, porte les traces de rudes combats, preuve que le père a essayé de se défendre. Mais comment résister face à cette violence déchaînée, cet acharnement de coups portés aux visages ? La nature de ses blessures, notamment aux doigts, laisse penser qu'il a été torturé. Sans doute les fonctionnaires voulaient-ils lui arracher des informations sur les structures clandestines de Solidarnosc qu'il fréquentait en douce. Pendant deux heures et demie, Jerzy vit en tout cas un effroyable calvaire. À l'issue de quoi les policiers lui lient les mains et les jambes, lestent ses pieds de lourdes pierres. Puis, entre les piliers 4 et 5 du pont qui surplombe le barrage de Wloclawek, jettent comme une vulgaire carcasse son corps mutilé dans les eaux gelées de la Vistule. Il est alors 23 h 50. On ne sait pas si Jerzy était encore vivant.

À la morgue de Bialystok, la petite équipe dépêchée par la famille s'affaire. Tandis que les hommes poudrent le visage de la dépouille pour lui donner un air présentable, trois sœurs de la Charité procèdent à son habillage. Jerzy est revêtu d'une chemise blanche, d'un pantalon noir et de sa soutane, à laquelle trois insignes sont accrochés : l'un, sur le fond blanc et rouge du drapeau polonais, représentant la Vierge de Czestochowa ; l'autre avec l'inscription « Solidarnosc, 1980-1984, Huta Warszawa » sous une tête d'aigle ; et le dernier présentant une

vue de l'église Saint-Stanislas-Kostka, sous laquelle figure la mention « Messes pour la patrie, Varsovie ». Par-dessus sa soutane, le père est couvert d'une chasuble rouge brodée d'épis de blé et de branches de vigne. À sa main est déposée une croix, et le chapelet qu'il avait reçu de Jean-Paul II. Puis la dépouille est placée dans un cercueil en chêne transporté dans une chapelle, où l'archevêque de Bialystok, Edward Kisiel, l'asperge d'eau bénite et psalmodie les dernières prières. Aux premières loges de la scène, le père Kalwarczyk se souvient de la suite :

Des prêtres ont alors pris la bière sur leurs épaules pour la sortir à l'extérieur. Monseigneur Kisiel avançait en tête, vêtu de ses ornements épiscopaux. Dehors, il y avait une foule immense qui chantait des chants religieux. De nombreux fidèles tenaient des cierges funéraires et des bougies dans les mains. D'autres reprenaient le cercueil des épaules des prêtres pour le porter encore plus haut. Beaucoup de gens pleuraient. Après avoir franchi la foule avec peine, nous avons installé la bière et les gerbes de fleurs dans le fourgon funéraire⁸.

Puis le convoi se met en route, se frayant péniblement un passage dans des rues noires de monde, où certains Polonais brandissent des lanternes allumées, d'autres font leurs adieux en larmes, tandis que d'autres encore, courant derrière le cercueil, lèvent les mains en faisant le « V » de la victoire.

Des centaines de taxis et de voitures ont suivi le corbillard jusqu'aux limites de la ville, poursuit le père. C'était un concert de klaxons. Le cortège se déplaçait lentement en direction de l'ouest, si bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je me demande si cette plaisanterie ne mérite pas d'être prise au sérieux, de même que l'appel lancé par Jerzy depuis sa tombe à s'opposer à tout ce qui obstrue le chemin de la foi et de la rencontre avec le Christ. En n'oubliant jamais que cette résistance à laquelle le père nous convie est de nature spirituelle. C'est une lutte à genoux. On ne peut vaincre le mal que par le bien, et la victoire appartient à celui qui aime, proclame celui qui a refusé jusqu'au bout de sombrer dans la rancœur et la haine. « Le courage ne s'appuie pas sur le fer mais sur le cœur, disait-il. Ce sont ceux qui n'ont pas réussi à vaincre avec le cœur et la raison qui s'efforcent de lutter par la violence⁴. »

Désarmée, fondée sur la prière et le pardon, la résistance promue par le père Jerzy renferme une autre originalité : elle s'opère sur le terrain de la mémoire et de la nation. Plusieurs fois condamnée à mort, la Pologne a même disparu de la carte du monde, avant de subir la barbarie nazie, puis la dictature communiste. Si cette grande nation slave a survécu à ces vicissitudes, rappelle Jerzy, c'est en demeurant fidèle à sa culture, en cultivant son identité profonde.

La culture polonaise est un trésor sur lequel est fondé le bien spirituel des Polonais, dit-il en s'appuyant sur la théologie de la nation de Jean-Paul II. Elle nous détermine tout au long de l'histoire de notre patrie, plus que les forces matérielles ou les frontières politiques. C'est grâce à la culture que notre nation est demeurée elle-même, en dépit de la perte de son indépendance durant plusieurs années⁵.

Dans une époque qui promeut des individus hors sol, sans enracinement, libérés de toute attache et coupés de leur mémoire, cet éloge de la patrie et de l'inscription dans l'histoire

longue mérite d'être médité. Ne peut être digne, nous rappelle le bienheureux, la personne que l'on prive de son identité, laquelle plonge ses racines dans une géographie, une culture et une religion particulières.

C'est la raison pour laquelle le père Popieluszko met tant d'ardeur à dénoncer ceux qui jettent le passé chrétien de son pays aux oubliettes. Pour lui, retirer Dieu de la vie de la nation, rejeter la culture chrétienne, c'est commettre une double faute. D'abord contre la vérité, puisque depuis ses noces inaugurales avec le christianisme, ce pays a été façonné par la croix et l'Évangile, qu'on le veuille ou non. « On ne peut créer une histoire sans passé, et oublier le chemin chrétien de notre nation, parce qu'un arbre sans racines s'écroule⁶ », disait Jerzy. Mais plus profondément encore, couper la nation de ses racines catholiques, c'est attenter à la dignité de l'être humain en tant que tel. « L'homme n'est réellement homme que s'il n'oublie pas qu'il est enfant de Dieu⁷ », martèle Jerzy qui appelle à replacer le Seigneur au cœur de la transformation politique, sociale et économique de nos pays, et à cultiver la dimension spirituelle de nos existences. Cela perce par exemple dans la critique que le père adresse à la vision communiste du travail qui tend à faire de l'homme une simple bête de somme :

Le travail est fait pour servir l'homme, l'anoblir. La matière ne peut compter plus que le côté spirituel. L'homme travaillant durement, sans Dieu, sans prière, sans idéal, sera comme un oiseau à une aile, collé à terre. Il ne saura s'élever et voir les plus hautes possibilités, le sens plus grand de l'existence terrestre. Il tournera autour de son bec, tel l'oiseau blessé⁸.

La justice ne consiste donc pas seulement à libérer les gens de l'oppression, à leur donner un travail et de quoi mener une vie digne. Certes les droits et les biens matériels sont nécessaires, mais l'être humain n'est digne de ce nom que lorsqu'il peut accomplir sa vocation profonde : celle de s'unir à Dieu, et d'étancher le désir d'infini qui habite son cœur. Voilà pourquoi le père Popieluszko défend si vigoureusement la sacralité de la conscience, cette conscience au fond de laquelle l'homme découvre une petite voix qui n'est pas la sienne, et qui l'appelle à aimer, à faire le bien et à vivre de la vie de Dieu, en vérité.

Vérité. Voilà le mot qui résume le mieux la vie et l'enseignement du père Jerzy. Celui que l'on désigne souvent comme le « martyr de la vérité » a passé son existence à traquer les mensonges des communistes, et a révélé la soif de vérité qui brûle dans le cœur de tout homme. Non, nous souffle-t-il, toutes les doctrines, tous les courants de pensée ne se valent pas. Il ne faut pas se résigner au relativisme, « cette dictature qui ne reconnaît rien de définitif et donne comme mesure ultime pour discerner entre le vrai et le faux son propre ego et ses désirs », selon Benoît XVI. Mais si la vérité existe, ce que Jerzy croit, à quoi ressemble-t-elle, et où la trouver ? Peut-on la détenir sans faire preuve d'intolérance ou d'orgueil ? Par l'exemple de sa vie, le père Popieluszko nous enseigne que ce n'est jamais nous qui possédons la vérité, c'est elle qui nous possède. Elle n'est pas une doctrine à apprendre ou à défendre, mais une personne vivante : le Christ, qui vient nous toucher, nous saisir, et nous combler de ses dons pour que nous nous donnions à notre tour. Car la vérité se démontre dans l'amour, c'est-à-dire dans le don de soi pour les autres. Elle engage l'être tout entier quand tant de personnes ne vivent qu'à la surface d'eux-mêmes. Elle est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cana, 1984.

SOULET Jean-François, *Histoire de l'Europe de l'Est : de la Seconde Guerre mondiale à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2006.

WALESA Lech, *Les Chemins de la démocratie*, Paris, Fayard, 1991.

WYSZYNSKI Stefan, *Notes de prison*, Paris, Cerf, 1983.

Table des matières

Préface

Prologue – Le miracle français

I - Une jeunesse slave

II - Les cœurs endoloris

III - L'été polonais.

IV - Les « messes pour la patrie »

V - Rendre les armes

VI - Le chemin de croix

VII - Le martyr de la vérité

Épilogue – Dieu fait des miracles

Annexe

Premier mystère douloureux : l'agonie au jardin des Oliviers

Deuxième mystère douloureux : la flagellation de Jésus

Troisième mystère douloureux : le couronnement d'épines

Quatrième mystère douloureux : le portement de la croix

Cinquième mystère douloureux : la crucifixion

Sources

Achevé d'imprimer par
La Manufacture, en mai 2016
N° d'imprimeur : XXX

Dépôt légal : juin 2016

Imprimé en France